

Jerzy Michalski

L'OPPOSITION CAPITALE — PROVINCE ET VILLE —
CAMPAGNE DANS LA MENTALITÉ DES POLONAIS DE LA
SECONDE MOITIÉ DU XVIII^e SIÈCLE *

Varsovie devint dans la 2^e moitié du XVIII^e siècle une grande ville, la seule dans un pays essentiellement agricole. Les efforts pour une centralisation de l'État sous Stanislas-Auguste (1764 - 1795) font naître une opposition des magnats et des nobles de province. Ils prétendent représenter les intérêts de la nation contre l'absolutisme de la capitale, regardée comme source de tous les maux du pays. La critique de l'obscurantisme des nobles de province rencontre une forte résistance des convictions traditionnelles d'une nation rurale, soutenues par les idées, en vogue dans l'Europe du XVIII^e siècle, de la supériorité morale de la vie à la campagne.

Aleksander Brückner, éminent historien de la culture polonaise, avait constaté que la noblesse « avait imposé sa culture rurale à toute l'ancienne Pologne » et que « dans cette culture, l'urbanisme était une notion foncièrement étrangère ». Brückner soulignait également que l'absence en Pologne d'une capitale concentrant la vie politique et culturelle de la nation était un fait presque exceptionnel dans l'histoire de l'Europe moderne ¹.

Un autre remarquable historien, Stanisław Kot, voyait dans le mode de vie rurale de la noblesse la cause principale de la formation d'une civilisation particulière en Pologne par rapport aux pays européens développés, d'un affaiblissement relativement rapide des liens culturels avec ces pays qui dataient de la Renaissance, ainsi que d'une utilisation insuffisante de ces

* Un exposé plus détaillé de certains problèmes et les références aux sources non citées dans les notes ci-dessous se trouvent dans mon article *Warszawa czyli o antystoletcznych nastrojach w czasach Stanisława Augusta* [Varsovie ou sur l'esprit anticapitale aux temps de Stanislas-Auguste], « Studia Warszawskie », vol. XII, 1972, n^o 1.

¹ A. Brückner, *Staropolska kultura wsi* [Culture de la campagne dans l'ancienne Pologne], in : *Księga pamiątkowa na 75-lecie «Gazety Rolniczej»*, vol. I, Warszawa 1938, pp. 56, 70.

liens pour le développement de son activité culturelle. « En Pologne — a dit Stanislaw Kot — la noblesse répugnait depuis des siècles à habiter dans les villes, elle ne consentait pas à vivre en dehors des villages et loin des travaux des champs, ce qui contribuait à marquer d'une façon particulière non seulement la productivité des domaines de la noblesse, mais aussi son caractère et sa mentalité... Ceci favorisait la passivité, l'immobilisme, le conservatisme, annihilait la curiosité. On était satisfait d'un minimum de vie intellectuelle, on dédaignait les formes de travail intellectuel, artistique et scientifique qui exigeaient une atmosphère urbaine »².

Des nouvelles recherches ont permis d'apporter certaines modifications en montrant l'apport des bourgeois à la civilisation polonaise au XVII^e siècle, cependant le tableau tracé par Brückner et par Kot correspond à la réalité.

La fin du XVII^e et le début du XVIII^e siècle ont été marqués par la ruine économique des villes polonaises et par leur dépopulation. Sous le règne d'Auguste II et d'Auguste III, la cour résidait presque constamment à Dresde, et l'anarchie paralysant l'État avait privé Varsovie de presque toutes les fonctions qui incombent à une capitale.

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, on assiste à une relance du développement économique de Varsovie, et le nombre des habitants qui n'était que d'environ 20 000 vers 1750, dépassait les 100 000 dans les années quatre-vingt-dix. Varsovie était devenue, avec Gdańsk, la seule grande ville de Pologne.

À partir de 1764, le parti des princes Czartoryski, triomphant grâce à l'appui de la Russie, et qui avait fait monter Stanislas-Auguste sur le trône, commença à faire de Varsovie un véritable centre du pouvoir, et le mécénat du nouveau roi contribua à animer la vie culturelle.

Les chefs du parti vaincu, qui regroupait la plupart des magnats, jouaient les mécontents et se tenaient éloignés de la capitale. Varsovie à leurs yeux était devenue une ville haïe qui incarnait tous les vices. C'est là, en effet, qu'avaient pris naissance et qu'avaient même été réalisés en partie les plans de réforme visant à faire de l'ancienne République, plongée dans l'anarchie, un État qui se rapprocherait des États modernes d'Europe. Ce courant de réformes, qui portaient atteinte aux privilèges des magnats, suscitait la peur et engendrait un esprit de résistance parmi les nobles de

² S. Kot, *Polska złotego wieku wobec kultury zachodniej* [Pologne de « l'âge d'or » face à la civilisation occidentale], in : *Kultura staropolska*, Kraków 1932, pp. 674 - 675, 697 - 699.

province, répugnant depuis des siècles à adopter les nouveautés et pleins de méfiance à l'égard des modèles venus de l'étranger.

L'opposition voulait notamment que les organismes du pouvoir exécutif créés dans la capitale : la Commission du Trésor et la Commission Militaire soient ou supprimés ou transférés en province (là, le roi n'aurait eu alors aucune influence sur elles), et que leurs membres ne soient pas élus par la Diète délibérant dans la capitale, mais par les diétines. En même temps, les meneurs de l'opposition s'effrayaient et effrayaient la noblesse de province en prétendant faussement que Varsovie tendait à l'absolutisme et qu'elle s'apprêtait à attenter à la liberté, aux biens de la noblesse et à la foi catholique. Dans ce dernier but, comme prétendait un des évêques, on devait faire venir à Varsovie Voltaire et Rousseau!

La propagande antivarsovienne était à son paroxysme à l'époque de la confédération de Bar (1768 - 1772). Le clivage était plus net que jamais entre la province, placée sous l'influence des confédérés, et la capitale où, protégés par la garnison russe et contrôlés par les ambassadeurs de l'impératrice Catherine, résidaient le roi et les princes Czartoryski. Pour de nombreux chefs et adhérents de la confédération de Bar, l'ennemi numéro un était « Varsovie » et non pas « Moscou ». La propagande des confédérés cherchait à imposer à tous sa vision, combien fausse, de cette Varsovie qu'elle accusait, avec plus d'ardeur encore qu'autrefois, de tendre à l'absolutisme et d'ourdir des complots machiavéliques contre la foi, la liberté et contre les privilèges et les fortunes de la noblesse ; la capitale était non seulement un ramassis d'individus que le sort du pays laissait indifférents, de traîtres soudoyés par la Russie, mais c'était aussi Babylone ou Ninive, envahie par le péché et la mécréance, à qui Dieu allait infliger un châtiement terrible.

Certains confédérés étaient littéralement obsédés par « Varsovie ». Pour eux, les perpétuelles discordes, qui déchiraient la confédération, étaient dues aux intrigues de la capitale. Les soupçons et les reproches de s'inspirer de l'esprit de Varsovie et d'échafauder avec elle de sombres complots étaient un élément constant des querelles menées par les différentes coteries, au sein de la confédération.

Lorsque se produisit la catastrophe du premier partage et de la défaite de la confédération, une partie des confédérés « irréductibles » condamnerent ceux qui s'étaient réconciliés avec Varsovie, certains même n'hésitant pas à insinuer que celle-ci agissait de connivence avec les puissances copartageantes.

Les anciens confédérés faisaient circuler la lettre d'un gentilhomme habitant les provinces annexées par la Russie et qui maudissait Varsovie, « ses judas et ses traîtres » qui pour un peu d'or avaient vendu la Pologne.

La défaite de la confédération et le premier partage avaient bouleversé la noblesse polonaise et amenèrent en même temps de profondes modifications sur l'échiquier politique. Les magnats, qui avaient monté la confédération, devaient s'en retirer. L'action politique de la noblesse, épuisée par de nombreuses années de guerre et d'occupation, était réduite. L'anachronisme des mots d'ordre de la confédération de Bar apparaissait dans la nouvelle situation créée par le premier partage. Une nouvelle génération montait, qui avait un plus large accès aux « Lumières » du XVIII^e siècle. Le crédit du roi Stanislas-Auguste, en opposition aux puissances copartageantes et en but à leurs attaques, grandissait parmi la noblesse, et grâce à une habile politique, il commença à créer parmi elle un parti royaliste.

Néanmoins, la confédération de Bar avait donné la preuve de la force des éléments conservateurs. Conscients de cet état de choses, certains politiques qui avaient soutenu Stanislas-Auguste dans la réalisation du programme de réforme, modifièrent leur attitude. Tel fut le cas, en particulier, des princes Czartoryski, brouillés maintenant avec le roi qui cherchait à gouverner de lui-même. Ils renoncèrent en partie à leur ancien programme de réforme dont la réalisation renforçait la position du roi et les discréditait aux yeux de la noblesse. Les Czartoryski réconciliés maintenant avec leurs anciens rivaux — les Potocki — prirent la tête de cette nouvelle opposition au roi. Leur attaque principale fut dirigée contre le Conseil Permanent, créé en 1775, qui était le premier gouvernement dans l'histoire de la Pologne. Le Conseil, bien que ses fonctions aient été restreintes et en dépit de sa faiblesse, était haï par les magnats frondeurs. En attaquant le Conseil Permanent et le roi qui le soutenait, l'opposition jouait, dans sa propagande, sur les sentiments de la noblesse de province toujours méfiante envers Varsovie et les nouvelles tendances qui y régnaient. Les travaux de la Diète, qui délibéra à Varsovie de 1773 à 1775 et qui ratifia le premier partage, facilitèrent cette propagande. En effet, ceux qui avaient dominé les débats y étaient arrivés en se faisant valets des puissances copartageantes. L'atmosphère de démoralisation politique, d'abus et de corruption qui régnait à Varsovie ainsi que les fêtes dissolues que l'on y donnait à cette époque, faisaient que la ville était honnie de l'opinion publique, en Pologne et même à l'étranger. « Malheureusement pour nous, on juge la Pologne par la capitale, c'est la façon des gazetiers » — écrivait en 1773 Ignacy Potocki

à son frère en Italie. Cette situation devait engendrer un mythe selon lequel le véritable patriotisme et le civisme avaient trouvé refuge dans la province la plus reculée, au milieu de la noblesse vivant sur ses terres. D'où la conviction, toujours plus répandue, que le patriotisme et l'honnêteté civique sont liés au conservatisme et à l'attachement aux traditions nationales.

L'opposition antiroyale, misant sur la noblesse de province, proclamait une doctrine politique enracinée dans la tradition polonaise, selon laquelle ce sont les diétines qui sont en réalité la source du pouvoir dans la République et que la Diète devrait se composer de leurs mandataires s'en tenant strictement aux instructions approuvées par la noblesse dans les diétines.

La compétence des organismes du pouvoir exécutif devait également être réduite. Ces organismes devaient également être soumis au contrôle des diétines, notamment par l'élection de leurs membres par la noblesse réunie en diétines.

L'opinion traditionnelle était que la « vertu républicaine » pâlie face à la majesté royale et que les députés à la Diète ou les membres des organismes du pouvoir exécutif nommés par la Diète étaient, du fait de leur présence dans la capitale, soumis aux pressions, aux incitations et à la corruption de la cour. Ils étaient également soumis aux pressions et aux tentations des représentants des puissances étrangères. « L'air de Varsovie est si contagieux pour les consciences que son venin empoisonne presque tout le monde », déclarait un gentilhomme casanier dans une brochure politique éditée en 1776. L'opposition se posait donc comme le défenseur du patriotisme et le porte-parole des intérêts de la « nation » contre les tendances antilibertaires de « Varsovie ». Bonneau, correspondant de Vergennes, résidant depuis longtemps en Pologne, définissait la rivalisation politique de l'époque comme étant un combat entre le parti varsovien et le parti de la nation.

La Diète de 1776 fut le théâtre du combat entre ces deux partis et de la victoire de « Varsovie » sur la « nation ». Les philippiques antivarsoviennes des chefs de l'opposition qui agitaient devant les députés le sceptre de leur responsabilité envers la nation, ne leur furent d'aucun secours. La Diète, passant outre aux instructions des diétines, étendit les compétences du Conseil Permanent. Un mémorialiste de l'époque décrivait la situation en ces termes : « la loi du Conseil Permanent, fondant une République urbaine près la cour, a détruit la République foncière »³.

³ M. Zaleski, *Pamiętniki [Mémoires]*, Poznań 1879, p. 69.

Les années de paix 1776 - 1787, appelées période du Conseil Permanent, ont été une ère de stagnation politique sous la tutelle de la Russie, mais ce fut également une période de relance économique et surtout de développement culturel, en particulier pour Varsovie. L'antipathie de la noblesse de province pour la capitale faiblit sans toutefois disparaître entièrement. La fronde des magnats, mettant à profit l'agitation politique que connaissait le pays du fait du conflit opposant la Russie à la Turquie, voulait, en 1787, instaurer des confédérations locales en province afin de s'emparer, de cette manière, du pouvoir. Elle voulait également reprendre au Conseil Permanent le contrôle de l'armée et le confier à la Commission Militaire qui aurait exercé son autorité en dehors de la capitale et dont les membres auraient été élus par les diétines.

Au début de la Diète de Quatre Ans (1788 - 1792), l'opposition, qui se faisait appeler « parti patriotique », l'emporta et fit dissoudre le Conseil Permanent. Une partie des députés demanda également que la Commission Militaire instaurée par la Diète siège hors de la capitale. Les chefs du parti patriotique, étant au pouvoir et assumant la charge de l'État, ne pouvaient plus approuver alors un projet aussi anachronique. Ils parvinrent cependant à le faire rejeter en empruntant des voies détournées, ne voulant pas affronter une opinion qu'autrefois ils flattaient. Ignacy Potocki, le meneur des « patriotes », pensa qu'il convenait de souligner qu'en principe il partageait toujours cette idée : « l'expérience m'apprend — déclara-t-il dans les débats de la Diète — que les coutumes civiques se retirent de la capitale. Il est bon que la magistrature s'éloigne du repaire de l'espoir et de la crainte ».

Les conceptions constitutionnelles du « parti patriotique » étaient marquées par les tendances anticentralistes. Hugo Kołłątaj, l'un des plus fameux idéologues polonais de l'époque, et qui alors était lié à ce parti, distinguait en Pologne deux républiques : « La République que ses représentants maintenaient à Varsovie » et « la République résidant en province ». C'est cette dernière qu'il voulait voir prédominer. Il s'exprimait en ces termes : « [...] les députés élus dans les palatinats [voïvodies — J.M.] ne peuvent pas et ne devraient pas agir de leur propre autorité. Ils sont tenus par les ordres de leurs palatinats et ne peuvent rien se permettre de plus. Un député, dès qu'il est élu par son palatinat, peut devenir immédiatement un despote absolu non seulement de son palatinat, mais de la République tout entière, c'est ce qui peut, à la source même, barrer le courant naturel de la liberté et remettre un pouvoir illimité à quelques dizaines ou à quelques centaines de personnes, d'où l'on conclut en toute évidence que [...] les instructions

des palatinats devraient être sacrées pour le législateur et pour le gouvernement, elles devraient être une règle stricte de l'action des députés afin que de cette manière les décisions d'un député, allant à l'encontre des instructions ou les outrepassant, soient considérées comme nulles, et n'engagent en rien le palatinat. Si une question surgit pour laquelle le député est démuné d'instructions, il devrait se rendre immédiatement dans son palatinat et en attendre les résolutions appropriées; et s'il osait un jour outrepasser les instructions, le palatinat aurait le droit de révoquer ce député, et après avoir protesté contre la validité de sa décision, il devrait en élire et en envoyer un autre à sa place »⁴.

De même dans les projets constitutionnels de Ignacy Potocki, les diétines dominaient la Diète qui, dans toutes les questions importantes, devait s'en tenir à leurs instructions. Ces idées furent incluses dans le projet d'une nouvelle forme de gouvernement de Pologne, élaboré, en 1790, par une commission spéciale de la Diète. Dans ce projet également, la « Garde des Lois », qui devait remplacer le Conseil Permanent, était un organisme aux compétences extrêmement réduites, et l'administration locale devait être en pratique entièrement indépendante de l'autorité centrale. Ces projets ne furent cependant pas réalisés.

A la fin de l'année 1790, les chefs du parti patriotique commencèrent à renoncer à leurs conceptions, dépités, entre autres, par les résolutions des diétines, réunies en novembre et qui n'avaient pas répondu à leurs vœux. Ils se rapprochèrent, par contre, de Stanislas-Auguste, partisan convaincu de la suprématie de la Diète sur les diétines, c'est-à-dire de la capitale sur la province. La Constitution du 3 Mai 1791 consacrait la victoire des idées du roi.

Dans la dernière année de la Diète de Quatre Ans, les défenseurs de la décentralisation passèrent à la contre-attaque lors des débats sur les projets de loi définissant la structure des organismes gouvernementaux, prévus par la Constitution du 3 Mai. On entendit de nouveau des orateurs prétendre que la « nation » ne devrait pas être dominée par « Varsovie », que la « nation » ce sont les diétines et non pas la Diète délibérant dans la capitale. Ceux, qui exigeaient l'élargissement des prérogatives des diétines aux dépens de la Diète, se référaient à Rousseau et à ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne*.

Les partisans du centralisme, que symbolisait la Constitution du 3 Mai,

⁴ H. K o ł ł a t a j, *Listy anonimowe* [*Lettres d'un anonyme*], éd. B. Leśnodorski et H. Wereszycka, vol. II, Warszawa 1954, pp. 332 - 333.

L'emportèrent à une faible majorité. Bien que les anciennes tendances à la décentralisation aient été encore fortement enracinées chez les nobles, la période de la Diète de Quatre Ans avait cependant contribué, malgré tout, à atténuer leur hostilité et leur méfiance envers Varsovie, centre de la vie politique. En effet, à ses débuts, la Diète de Quatre Ans avait assuré la victoire de la « nation » qui s'était sentie débarrassée de l'oppression russe, de l'impopulaire Conseil Permanent et de l'influence de la cour qui suscitait toujours une certaine inquiétude. Par la suite, la Diète s'inspira de la devise « le roi avec la nation, la nation avec le roi » et Stanislas-Auguste fut alors au faite de sa popularité. Le pays approuvait une grande partie des réalisations politiques et constitutionnelles de la Diète. L'opposition, créée en dehors de la Diète par ceux qui allaient prendre la tête de la confédération de Targowica, tenta d'éveiller les sentiments antivarsoviens de la noblesse de province. L'un d'eux adressa la critique de la Constitution du 3 Mai, qu'il avait publiée, au « vertueux Polonais, patriarche, résidant en province, dont les délices, les flatteries et l'opulence de la capitale n'ont pas perverti le coeur et n'ont pas dévoyé les coutumes »⁵. Ces tentatives, cependant, demeurèrent sans grand effet.

Lorsqu'en 1792 les confédérés de Targowica entrèrent en Pologne dans les fourgons de l'armée russe, ils furent incapables de déclencher un mouvement spontané de la noblesse de province contre « le complot varsovien », car c'est ainsi en effet qu'ils dénommaient la Diète de Quatre Ans et la Constitution du 3 Mai.

*

L'opposition ville — campagne faisait pendant à l'opposition capitale — province. Les discussions sur ces antithèses se rejoignaient, car en effet, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, Varsovie, la seule (avec Gdańsk) grande ville de Pologne, était pour les contemporains l'image d'un mode de vie entièrement différent de celui que connaissait le reste du pays. Si le style de vie était urbain, il n'était pas encore bourgeois. On voyait surtout Varsovie comme la résidence du roi et des grands seigneurs, comme un rassemblement de la noblesse, qui y habitait en permanence ou temporairement, et d'une multitude de domestiques. Au second plan venaient les bourgeois : les négociants et les petits marchands, les artisans et les manouvriers. Cette vision

⁵ D. Bończa Tomaszewski, *Nad konstytucyją i rewolucyją dnia 3 maja 1791 uwagi* [Remarques sur la constitution et la révolution du 3 mai 1791], [1791].

n'était pas seulement due au fait qu'elle avait été lancée par les nobles, mais elle correspondait aussi exactement à la situation ; à Varsovie en effet, face à la bourgeoisie, la noblesse était prédominante.

L'antithèse ville — campagne, qu'on ressentait fortement en Pologne dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, résidait dans la différence existant entre la vie du noble à la campagne et celle du noble ou du magnat résidant dans la capitale.

Dans le tableau de la « ville » opposée à la « campagne », la bourgeoisie jouait *mutatis mutandis* le même rôle que les paysans dans le tableau de la « campagne » des nobles. La conscience de l'antithèse ville — campagne remonte à l'Antiquité, elle était sensible en particulier dans la littérature romaine, d'où les sociétés européennes, dans lesquelles le développement des villes rendait de nouveau ce problème actuel, puisaient des modèles de pensées.

Ce qui est marquant pour la littérature polonaise du XVI^e et du XVII^e siècle c'est son caractère rural. « On ne rencontre ni dans la littérature italienne ni française et anglaise de l'époque un tel amour de la campagne qu'en Pologne », a écrit Stanisław Windakiewicz, historien de la littérature⁶. Cet attachement à la vie à la campagne, qui prédomine dans la littérature polonaise du XVI^e et du XVII^e siècle, ne découlait pas du contraste, fortement ressenti, de la rivalisation entre la civilisation urbaine et celle des gentilhommières. Ceux qui au XVI^e siècle auraient fait l'éloge de la civilisation des villes et auraient exhorté la noblesse polonaise à s'y installer, auraient prêché dans le désert. *Le courtisan* de Baltazar Castiglione, adapté en polonais par Łukasz Górnicki, ne suscita aucun écho. Par contre, *Żywot człowieka poczciwego* (*La vie d'un honnête homme*) de Mikołaj Rej devint un modèle pour ses lecteurs. L'approbation de l'existence des nobles vivant à la campagne qu'apportait *La vie* fut l'une des composantes de l'optimisme béat et de l'autosatisfaction de la noblesse polonaise. On y voyait apparaître la quiétude, la répugnance à participer à la vie politique et en particulier à briguer des fonctions publiques. L'idéal de la vie du noble campagnard se manifestait également dans son refus d'exercer une activité économique, et un travail intensif, en particulier intellectuel. Il faisait place, par contre, à la satisfaction de recevoir les dons de la nature, source de jouissance, qui venaient sans grands efforts. L'idée de la supériorité de la vie

⁶ S. Windakiewicz, *Poezja ziemiańska* [Poésie champêtre], Kraków 1938, p. 77.

campagnarde sur la vie urbaine était partie intégrante de l'idéologie du « sarmatisme » qui incitait à la mégalomanie, à la conviction que la Pologne et les Polonais avaient une place à part en Europe. Pour le jésuite Wojciech Peński, l'un de ceux qui au XVII^e siècle formulèrent les canons de cette idéologie, la vie à la campagne donnait à la noblesse polonaise une supériorité morale par rapport aux autres peuples, car c'est dans les villes que se répandent le péché et l'hérésie et que les vertus guerrières font place à des moeurs efféminées.

Cette vie devait être conforme aux plus belles traditions de la Rome républicaine (dont la noblesse polonaise s'inspirait volontiers) où les consuls et les dictateurs retournaient à leur charrue.

Dans la première moitié du XVIII^e siècle, lorsque les villes traversaient leur plus grande crise et que l'influence de la capitale sur la vie du pays était infime, le sentiment de l'opposition entre la campagne et la ville n'était pas répandu en Pologne et l'on n'en trouve aucune trace dans la littérature de l'époque. Ce sentiment ne devient vivace que dans la deuxième moitié du siècle, en particulier après 1764, lorsque Varsovie tranche sur la province et qu'elle devient le modèle d'une nouvelle civilisation.

Il est remarquable de constater que c'est justement au début de cette période, dans les années cinquante et soixante, alors que les modèles de la civilisation urbaine, ou plus précisément varsoviennne, étaient encore faibles, que ses défenseurs sont les plus nombreux. Ils étaient lancés en particulier par le journal moral, le « Monitor », qui se modelait sur le « Spectator » anglais et surtout sur ses adaptations françaises et qui était publié de l'inspiration du roi Stanislas-Auguste. Le « Monitor » critiquait la noblesse de province, ses idées rétrogrades, son étroitesse d'esprit, ses préjugés, sa passivité, sa grossièreté, son ivresse, son avarice et sa cupidité, en lui opposant les bénéfices culturels de la vie en ville, en particulier dans la capitale. Le journal considérait en particulier que les jeunes gentilshommes, une fois sortis de l'école, ne devaient pas retourner immédiatement à la campagne où ils s'affadissent intellectuellement, et il repoussait les reproches injustes sur la mécréance et les mauvaises moeurs des villes. Il prenait la défense du mode de vie en ville qui, notamment, donnait plus de liberté aux femmes. C'est dans cet esprit également que le jésuite Franciszek Bohomolec, l'un des rédacteurs du « Monitor », écrivit ses comédies didactiques. Le leitmotif: la capitale (plus précisément les nobles qui y résidaient) opposée à la province (c'est-à-dire à la noblesse campagnarde) apparaît à plusieurs reprises dans ses comédies dans lesquelles la sympathie de l'auteur va

à Varsovie. La critique de Varsovie et de ses coutumes est faite sur un ton badin, le plus souvent elle sort de la bouche des personnages qui sont la risée du public, l'auteur cherchant ainsi à démontrer l'ineptie des convictions des provinciaux quant aux péchés de la capitale. Par contre, c'est à la noblesse de province que Bohomolec attribuait des défauts et des péchés. Il le faisait en campant des types de nobles superstitieux, de querelleurs grossiers, d'individus cupides et surtout en peignant le tableau sinistre de l'ivrognerie très répandue.

La vigueur de la propagande en faveur de la supériorité du mode de vie urbaine faiblit vers le milieu des années soixante-dix.

« Le Monitor » publia, en 1774, un article symptomatique dans lequel l'auteur démontrait que pour un homme « sage » et « ne se laissant pas guider par les apparences » la vie à la campagne a plus d'avantages que la vie en ville et que les plus heureux sont ceux qui vaquent aux travaux des champs. S'appuyant sur les classiques, il prétendait que « la débauche » et le « luxe » règnent dans les villes où naissent les « plus grands crimes et les délits les plus infâmes ». Après avoir rappelé l'estime dont jouissaient à Rome les travaux des champs, l'auteur s'émerveillait, conformément au goût des « natures tendres » du XVIII^e siècle, de « la simplicité et de la sincérité des coutumes campagnardes ».

Cet article était un modèle typique de l'application de l'idée schématique de la supériorité morale de la vie à la campagne sur la vie en ville.

On sait que cette idée date de l'Antiquité. C'est la littérature romaine qui l'a développée. Chez Horace (« *O rus, quando...* », « *Hoc erat in votis* », « *Beatus ille* ») et Virgile (« *O fortunati...* ») se trouvent les plus fameux éloges de la campagne opposée à la ville. Ils ont fait une carrière mondiale en se répétant dans toutes les littératures européennes. C'est au XVIII^e siècle que ces éloges étaient repris avec un enthousiasme redoublé. L'engouement de ce siècle pour la vie champêtre est un fait bien connu. En France, Angleterre, Allemagne, Italie, Espagne, Suède et Hollande, les poètes chantaient les charmes de la campagne, les plaisirs de la vie rustique, la vertu et le bonheur des campagnards. Ils condamnaient la civilisation urbaine comme artificielle, contraire à la nature, à l'ordre créé par Dieu. Car « Dieu a fait la campagne et l'homme a fait les villes »⁷. L'idéalisation

⁷ P. van Tieghem, *Le sentiment de la nature dans le préromantisme européen*, Paris 1960, pp. 214-227 ; D. Mornet, *Le sentiment de la nature en France de J. J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, Paris 1907, pp. 70-76, 310-315, *passim*.

de la campagne, l'exaltation des vertus des campagnards n'étaient pas un monopole des poètes. « Dans les traités de morale — citons Robert Mauzi — les utopies, les romans et les contes moraux, la vie champêtre est constamment donnée comme une vie exemplaire. L'existence campagnarde offre l'image de la paix et de la plénitude de l'âme. Elle s'oppose à la vie mondaine, qui réduit le bonheur à la menue monnaie des plaisirs [...] A la campagne l'humanité a conservé son pur visage, les vertus demeurent dans leur intégrité, les sentiments gardent leur vérité et leur fraîcheur »⁸.

La diffusion de ce poncif en Pologne au XVIII^e siècle est, semble-t-il, proportionnelle à l'accroissement du rôle des villes, en particulier de Varsovie, dans les habitudes et la culture polonaises qui jusque-là étaient exclusivement rurales. Bien que ce poncif soit venu de l'extérieur et qu'il comprenait de nombreux éléments purement littéraires, bien que les idées de Rousseau, comprises d'ailleurs d'une manière très superficielle, l'aient influencé, il devint en Pologne l'expression de convictions traditionnelles, fortement marquées par les conditions nationales, des valeurs de l'existence des gentilshommes campagnards et des coutumes, des notions morales et spirituelles qui en découlaient. Il exprimait également la répugnance qu'on éprouvait pour les Lumières et la civilisation urbaine du XVIII^e siècle. Il fut l'une de marques de la réaction « sarmate » de répugnance pour les courants nouveaux et pour la critique de la Pologne rétrograde, critique s'inspirant de l'idéologie du Siècle des Lumières. La puissance des éléments conservateurs, qu'avait mis en évidence la confédération de Bar, tout comme elle avait modifié le programme politique, fit mettre en sourdine les élans réformateurs dans le domaine de la culture et des coutumes, et elle forçait également à prendre en considération les sentiments de la « nation » noble et même à la flatter. Le déroulement des événements, la sensation du danger extérieur qui menaçait, amenèrent un climat favorisant le culte de tout ce qui était polonais. L'émancipation économique de la moyenne noblesse, l'élévation de son niveau culturel dans le dernier quart du XVIII^e siècle rehaussèrent son prestige, celui de son mode de vie et de ses coutumes, en entraînèrent une renaissance de l'idéal du gentilhomme campagnard. On en voit la manifestation dans le roman de Ignacy Krasicki, *Pan podstoli* (*Monsieur le sous-pâtisier*). Cet écrivain, le plus éminent de sa génération qui, comme collaborateur du « Monitor », avait

⁸ R. Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e s.*, Paris 1960, pp. 363 - 364.

proclamé la supériorité de la ville sur la campagne, campait maintenant le personnage modèle d'un gentilhomme campagnard aisé, assez cultivé, qui maintient cependant les bonnes vieilles coutumes, attachées à la tradition polonaise, et plutôt conservateur dans ses idées. Avec Krasicki, la littérature des Lumières sanctionnait l'exemple de la vie d'un gentilhomme campagnard comme étant typique pour la Pologne et ce qui plus est, n'offrant aucune autre alternative.

La poésie, et en particulier le genre idyllique, se faisait le chantre de la supériorité de la vie à la campagne, d'une manière conventionnelle au possible et correspondant le moins à la réalité. La campagne, c'est le « charme innocent de la nature », la vie à la campagne, en conformité avec la nature est une source de vertu et de bonheur, les sentiments y sont sincères et tendres. La ville est le synonyme de l'horreur, c'est là que règnent « les vices » : le mensonge, l'hypocrisie, la cupidité, les intrigues, etc. Dans une vision légèrement différente, s'inspirant des géorgiques, les conditions modestes de vie à la campagne et les travaux rustiques apportent la santé physique et morale et le bonheur, les campagnards sont heureux et vertueux tandis que la « paresse » et le « luxe » de la vie en ville entraînent rapidement le dégoût et le mécontentement.

Parfois un élément réaliste apparaissait dans le stéréotype purement littéraire de l'admiration pour la campagne et de la critique des villes. C'est le cas de la déception qu'éprouva un écrivain pour Varsovie où il espérait, grâce à son talent, y faire carrière et qui eut des difficultés à maintenir le niveau de vie qu'exigeait le séjour dans la grande ville qu'était la capitale. Varsovie convenait aux représentants de « l'intelligentsia » du XVIII^e siècle. C'était, cependant, encore la ville des « palais » sur lesquels on ne pouvait pas toujours compter, et ceux qui les fréquentaient étaient astreints à un mode de vie coûteux. Tout comme autrefois, la vision d'un bien foncier procurait la sensation d'une vie stable. D'où l'indignation, toute conventionnelle, de « l'homme vertueux », contre les excès du Tout-Varsovie, et son désir de posséder une « terre ».

On voit apparaître une violente critique des villes et un éloge de la vie campagnarde chez les auteurs de comédies (ou plutôt les adaptateurs) qui succédèrent à Bohomolec. Le thème de leurs oeuvres c'est, comme chez celui-ci, le contraste entre la vie en ville, en particulier à Varsovie, et la vie à la campagne, mais les rôles ont été ici inversés. La ville est une cohue de personnages antipathiques ne cherchant que leurs plaisirs, d'élégants et d'élégantes, de jouvenceaux cyniques irrespectueux pour la religion et les

traditions, de noceurs, de dissipateurs et d'escrocs vivant à leurs dépens. Les hommes vertueux, sages et raisonnables ce sont les représentants et les représentantes de la noblesse de province. Le grand monde de la capitale est le marais des mœurs corrompues et du cosmopolitisme. La campagne de la noblesse est un havre de vertus morales et civiques, de l'attachement à la langue polonaise, au costume national et aux coutumes traditionnelles.

Toutes les pièces de théâtre n'étaient pas aussi simplistes. Franciszek Zablocki, le meilleur auteur de comédies de cette époque, avait écrit une pièce intitulée *Sarmatyzm* (*Le sarmatisme*, adaptation des *Nobles de province* de Hauteroche, qui était une satire mordante du hobereau). Dans une autre pièce, tirée du *Petit maître amoureux* de Romagnesi, il avait très bien montré le charme du bon vivant de la capitale. Cependant, les écrivains sans grand talent ne faisaient que reproduire les stéréotypes.

Nous pouvons rappeler ici les opinions de Félix Gaiffe concernant le drame français au XVIII^e siècle : « La bonté native de l'homme et la corruption de la société y sont regardées comme deux dogmes fondamentaux et inattaquables. Quand il s'agira d'en montrer les conséquences psychologiques, nous verrons à quels piètres résultats cette conception de l'homme a conduit les dramaturges dans la peinture des caractères et des passions, en leur ôtant toute clairvoyance, toute faculté d'analyse [...] La même conception philosophique fera sans cesse opposer les vertus de la campagne aux vices de la ville, les qualités solides des classes laborieuses à la malsaine frivolité des heureux de ce monde. Voilà pourquoi le Drame offre à notre admiration tant de bergers candides, de bergères innocentes, d'ouvriers vertueux, d'indigents héroïques [...]. La haute société, celle des villes surtout, n'est pas ménagée. Autant le Drame se montrera bénin pour les gentilshommes campagnards, autant il maltraitera les jeunes évaporés de la cour, "vibrions" malfaisants et nuls, sans coeur et sans cervelle [...]. Ils viennent de la cour tout exprès pour introduire la débauche dans les campagnes, car nul n'ignore qu'au village tout est pur, et que cette innocence générale gagne jusqu'au seigneur du lieu »⁹.

J'ai cité la monographie de Félix Gaiffe non seulement pour montrer que les textes littéraires polonais de XVIII^e siècle calquent les textes français, mais aussi pour faire voir certaines divergeances résultant de la structure sociale de la Pologne, tellement différente de celle de la France. Les

⁹ F. Gaiffe, *Le drame en France au XVIII^e siècle*, Paris 1971, pp. 253, 256, 355 - 356.

dramas étaient joués en Pologne avec un grand succès. Les pièces étaient pourtant simplement traduites et non pas adaptées aux réalités polonaises à part quelques exceptions. Leur action contrairement à celle des comédies, se passait à l'étranger ou dans un milieu indéfini, parce que le milieu bourgeois polonais était encore trop peu développé pour devenir un modèle.

Robert Mauzi cite les paroles de Grimod de la Reynière : « Si les grandes villes sont centre des vices, elles sont aussi, par une conséquence nécessaire, le domaine des vertus [...]. Mais qu'on prenne garde que c'est dans l'état mitoyen qu'ils se rencontrent [...]. Ce n'est jamais que dans la bourgeoisie et surtout dans le commerce que l'on trouve l'exemple des vertus domestiques »¹⁰. Une telle opinion n'était pas acceptable en Pologne de XVIII^e siècle, car c'était seulement dans le milieu de la noblesse campagnarde aisée que les vertus domestiques chassées de la « grande ville », c'est-à-dire de Varsovie, étaient censées d'avoir trouvé le refuge.

Les romans de l'époque donnaient une image négative, encore plus schématique, de Varsovie et des villes en général¹¹. Nous en avons une première esquisse dans *Mikolaja Doświadczyńskiego przypadki* (*Les aventures de Nicolas Doświadczyński*) de Krasicki. Doświadczyński se débarasse à Varsovie « d'une modestie attardée » et un habitué plein d'expériences lui donne des leçons de style de vie varsovienne qui se compose d'effronteries, de vie dans le luxe et de libertinage; il apprend à faire le « philosophe » et à brocarder la religion. Il met ces leçons en pratique à Varsovie puis à Paris. Krasicki décrivait sur un ton badin les poncifs de la vie varsovienne et parisienne mais ses continuateurs et ses imitateurs mettaient tout le sérieux des moralisateurs et des doctrinaires dans leurs descriptions de la « corruption des moeurs » en ville. Tel fut le cas de Krajewski qui dans *Wojciech Zdrzyński* dépeignit Varsovie et la ville imaginaire de Modol qu'il situe sur la lune où « tout est en abondance sauf le travail, la droiture et l'économie qu'il convient de chercher à la campagne ». Modol, comme toutes

¹⁰ R. Mauzi, *op. cit.*, p. 274.

¹¹ En France, les clichés antiurbains étaient répandus depuis longtemps dans ce genre littéraire. Nous les trouvons aussi bien chez Retif de la Bretonne que dans un obscur roman paru en 1735 *Mémoires du comte de Comminville* où l'héroïne déclare : « Que je serois heureuse si je pouvois quitter les villes corrompues et jouir seulement de mes besoins dans une retraite éloignée ». De même chez Prévost (dans *Pour et contre*) on trouve l'opinion, énoncée comme une vérité évidente que « les grandes villes ne sont point un séjour favorable à la vertu ». G. Atkinson, *Le sentiment de la nature et le retour à la vie simple (1690 - 1740)*, Genève - Paris 1960, pp. 73 - 75 ; D. Mornet, *op. cit.*, p. 36.

les grandes villes est mauvaise, car la civilisation qui rompt avec la nature est mauvaise, « Les villes — démontre Sielan, le sage du peuple idéal habitant la lune — sont le dépôt de ce luxe étranger qu'amène le commerce ». La ville arrache la population à l'agriculture qui est la source de choses véritablement utiles, l'extension des villes se fait aux dépens des terres cultivées, et les conditions de vie dans les villes sont néfastes pour la santé. Mais ce sont les conséquences morales de l'urbanisation qui sont les pires: la corruption des moeurs et le luxe qui font que les individus sont « à l'opposé de leurs ancêtres », le libertinage, les maladies et l'accroissement de la mortalité qui en découlent. Le sage partage aussi l'idée répandue sur « l'avachissement et la paresse » de la majorité des citadins.

Ces défauts innés des villes font que l'héroïne de l'autre roman de ce même auteur, « élevée au milieu de la nature », se scandalise, arrivée à Varsovie, de la démoralisation et du renoncement à la « justice naturelle », et sous le vernis de la manière rousseauiste apparaît un sermont moralisateur assez traditionnel. Mais sous la plume de Krajewski apparaît un nouvel élément de l'idéologie antiurbaine : il discerne le paupérisme qui est le produit de la grande ville. Évidemment, il voit ce phénomène non comme une question économique mais uniquement dans son aspect moral des contrastes révoltant du luxe de la ville.

Dans le roman de l'évêque Józef Kossakowski, *Ksiądz pleban (Monsieur le curé)*, la ville est une source de démoralisation. Éduqués en ville, les jeunes y perdent la foi, ne respectent plus les prêtres, et affichent une connaissance, toute superficielle d'ailleurs, de la philosophie. Les « petits maîtres » se moquent du sacrement du mariage et c'est pourquoi ils mènent une « vie misérable », et finissent souvent à l'hôpital. Pour Franciszek Jezierski, auteur des romans qui se voulaient historiques, le libertinage est le principal péché des villes. Lui qui était un éminent publiciste luttant pour les droits politiques de la bourgeoisie polonaise, il subissait l'effet d'une doctrine à la mode et de son obsession sur la liberté érotique, comme étant la source de tous les maux. « En ville — écrivait-il dans son roman *Rzepicha* — la débauche perverse nourrie tous les péchés, elle a déraciné la vertu, annihilé la religion, dilapidé les fortunes, ruiné la santé et la force des corps, et transformé les jeunes en monstres ».

C'est pour les mêmes raisons qu'il condamnait les arts engendrés par la civilisation urbaine. La poésie, la musique, le théâtre, la peinture, servant au divertissement, rongent les coeurs et affaiblissent la pudeur. Il approuvait même la rusticité des campagnards, considérant qu'elle était meilleure

que les moeurs des villes. A la campagne, un paysan peut battre sa femme, mais il ne divorcera pas. Les ouvrages de deux admirateurs polonais de Rousseau, Franciszek Karp (qui avait traduit *Les considérations sur le gouvernement de Pologne*) et Adam Rzewuski, sont un bon exemple de l'admiration toute doctrinaire, et puisée dans les livres, de la campagne et de condamnation de la civilisation urbaine contraire à la nature. Si Karp s'intéresse surtout au problème du bonheur, Rzewuski, lui, se posait en citoyen et en « républicain vertueux ». Pour lui, c'est en quittant la campagne pour la capitale que les Polonais avaient dépravé leurs moeurs, qu'ils étaient devenus indifférents au destin de la Patrie et qu'ils s'étaient transformés en sybarites. Rzewuski craignait que le roi, tendant à l'absolutisme ne fasse, tout comme Richelieu, venir la noblesse dans la capitale où « le goût des choses étrangères, délicieux excès des paresseux et l'éclat du despotisme prépareront les esprits à accepter l'esclavage ».

*

Je me rends compte que les matériaux, dont je me suis servi dans la seconde partie de cet article pour traiter du problème de l'opposition entre la ville et la campagne en Pologne au XVIII^e siècle, sont unilatéraux. Ce sont dans leur majorité des textes littéraires, il y manque les témoignages immédiats des convictions de l'époque et qui seraient débarrassés des accessoires littéraires et surtout ceux présentant les opinions des différents groupes et milieux sociaux. Les sources utilisées ne sont pas cependant dénuées de valeur. Elles permettent en effet, de démontrer la force de certains stéréotypes qui, bien que déformant considérablement la réalité, s'imposaient aux contemporains. En un certain sens, la littérature reflétait ou généralisait les convictions d'alors mais surtout, sans doute, elle contribuait à les créer. Les conventions et la fausseté des oeuvres littéraires ne leur empêchaient pas d'être influentes et leurs simplifications et leurs exagérations pouvaient même faciliter l'acceptation des idées qu'elles préconisaient.

(Traduit par Hanna Sitkowska)